

## 1 – Sauvagemont 2005

On m'avait mis en garde. « Ne va pas à Sauvagemont. Retourner sur les lieux de l'enfance, c'est le dépit assuré. C'est maintenant une zone résidentielle. Le Sauvagemont que tu as connu n'existe plus. » Sauvagemont n'est qu'à une quarantaine de kilomètres de Bruxelles. Je m'attendais à voir un paysage mort, une caricature, un désastre.

D'emblée visible, la grange. Délabrée, certes, mais toujours là contre la clôture de la prairie où paissent des vaches. De l'autre côté de la route, l'ancienne fosse à purin de la ferme des Corbisier est un bac à fleurs (Héraclite : « À l'origine, le monde le plus beau est un tas d'ordures répandu au hasard ») et l'étable où ils ont trait leurs vaches, assis sur un minuscule tabouret à trois pieds, un cabinet d'architecte d'intérieur. À gauche, la Maison rose. Le nom de la maison de Grand-mère avait gardé une couleur que je n'aurai connue qu'en imagination. Le grillage qui sépare la cour de la

route a été remplacé par un mur en parpaing. Sur la pointe des pieds, je reconnais le toit de tuiles mécaniques rouges et la façade chaulée percée des cinq fenêtres à festons. Tresses de fleurs, vieux stuc... Je me retourne pour examiner l'alignement des maisons qui suivent la Maison rose et la ferme des Corbisier. Elles ressemblent aux statues de l'île de Pâques. Murs de briques peintes en blanc ou nus, huisserie verte ou rouge, avec marches et entablements en marbre noir ou pierre bleue de Soignies : elles dorment debout, les yeux grands ouverts. Sur les vitres des fenêtres à iris de dentelle, les nuages se reflètent. Dormir, tenir ses affaires; la routine polissait les familles, la femme au foyer et aux champs, l'homme au foyer et aux champs. Le ménage était fait chaque jour, le carrelage avait un air vernissé. Peu de radios, pas de télévision, mais un silence, surtout, dans lequel tombaient les voix humaines et celles des animaux. À la ferme des Corbisier, avant la fin du jour, Paula allait chercher les œufs, le lait et le beurre; elle faisait la conversation en patois avec Madame Corbisier dans le salon, au milieu des napperons, et le parfum des pains ronds qui cuisaient se mélangeait à l'odeur de la paille foulée et du lait baratté.

Je marche sur la route en direction de Céroux-Mousty (de l'autre côté, c'est Genappe), là où la ferme

des Valanduc, la « ferme des Flamands », clôt le village. Elle est toujours en activité. Plus loin, les champs s'arrêtent sur les forêts toujours sombres et violentes. Le ciel est couvert, l'humidité est bourdonnante. Je marche dans une lumière gris perle qui tombe sur la route comme un résidu d'eau; elle renforce le bleu de l'asphalte et rebondit contre les murs peints à la chaux. Des roses se balancent contre une ferme; elles sont lumineuses sous le flux des nuages. Les couleurs vibrent par elles-mêmes. Le ciel de Sauvagemont m'illumine loin du clinquant. « C'est sur ces reflets que je m'appuie lorsque je m'apaise. » Tendue, réfléchissant, je vois de l'intérieur du soleil.

Je prends le chemin du réservoir à eau qui conduit au carrefour où fut un temps une épicerie « Superette » avec verre à dents fluo, dentifrice *Signal* à bandes rouges, laque *Pento*. On filait vers le moderne. Il rencontre la route qui descend vers l'autre Sauvagemont, Sauvagemont d'en bas, où mon père avait fait construire son premier atelier d'artiste peintre en 1957. J'adorais voir mon père peindre. C'est tout juste si je ne lui donnais pas des conseils du haut d'une échelle.

La rue Milou, qui mène à l'atelier de Sauvagemont d'en bas, est bordée de peupliers, de saules, de bouleaux; ils roulent sous le vent des feuilles mates d'un côté, luisantes de l'autre, à ras du ciel. Le cube blanc

de la maison et de l'atelier est couvert de lierre. Une maison bourgeoise a été construite derrière, massive et laide. J'escalade le portail. La porte de la chaufferie est ouverte. La chaudière a disparu. Je dévale le pré jusqu'au ruisseau; les rondins de bois du pont qui l'enjambe ont été remplacés par une plaque de ciment. Je cherche la source qui m'avait tant captivé. Derrière le ruisseau sont des bouleaux et je me demande si ce sont ceux qu'avait plantés mon grand-père paternel, et, oui, ce sont eux. C'est par là que j'avais creusé un trou pour écouter (et parler) à hauteur de racine cette terre sablonneuse et blanche sur laquelle nous vivions. À travers les hautes herbes, je remonte aux sapins qui encadrent l'entrée. Tout est tel quel, l'abri, le lieu, l'ouverture sur les arbres, l'ombre sur une cabane en bois. Je me souviens : Catherine H. venait de Bruxelles. Blonds comme le blé, la coupe au bol, nous nous ressemblions. Sous un tipi orange qui nous dorait la peau nous parlions notre langue inventée, le chinopatarusse.

Passé le ruisseau, derrière la parcelle de bouleaux, commençait le domaine des étangs à carpes. Les carrés d'eau, 100 mètres sur 100, formaient des miroirs à l'espace-temps délimité par les saules pleureurs et les roseaux à têtes brunes. J'avais vu vidanger celui qui était le plus proche, son propriétaire était descendu

dedans pour le curer, faute de quoi les carpes seraient mortes asphyxiées. Est-ce que mon père me portait sur ses épaules ? Je me souviens très bien de la masse noire, gélatineuse, brillante, de la vase qui formait son tain. J'avais foulé ce tain d'ordinaire caché. Ne pas mentir, être honnête et juste : sur la tête des roseaux, je l'avais juré. Il y avait un double fond aux choses (Grand-mère ne m'enseignait-elle pas l'anglais à travers *Through the looking glass*?), un mystère avec lequel compter – ce que les écrivains traduisent par : recherche du trésor, résolution d'une énigme. Les étangs étaient bien là et j'étais toujours prêt à voir plus loin que l'eau des miroirs. C'était bien là. Je me dis, « c'est encore une journée à Sauvagemont. Elle a beau être de 2005, j'y suis une fois de plus, j'y suis une fois encore, malgré le temps, malgré la mort, malgré l'oubli de presque tous ». Je dérivais comme un iceberg détaché de la banquise du temps. J'étais imprégné d'un temps retrouvé, presque totalement confortable en lui. Avant que le flot du temps présent ne me rattrape, une odeur de crayon taillé me saisit. Comme si cette fin d'été 2005 était une fin d'été de 1960. L'odeur de la rentrée des classes. Comme si c'était l'âge d'y retourner.

## 2 – La Maison rose

Le cerveau ouvre une main, tend ses doigts. On remplit d'eau une bassine en fer battu, on remue l'eau. Quelles sont ces douces mains qui m'étreignent? À qui appartiennent-elles? Elles hésitent, elles n'ont pas peur, elles ont oublié une oreille, elles reviennent sur leurs pas. À ma mère, bien sûr (je sens un baiser se poser sur mon ventre). Et celles-là? À ma grand-mère? Je ne crois pas, mais elle est là, je l'entends, elle donne des ordres. À qui? À Paula. C'est bien, mais il y a comme une peur qui émane de ses mains : elle passe trop fort, trop vite, sur mon sexe, sur mes fesses. Elle me prend pour un petit animal, pas pour un petit homme. Ah! Et mon grand-père? Je suis son drapeau, il me lave comme si j'étais lui : je deviens un galet dans son torrent, je roule sous son savon. Métal sonore, métal tintant rempli, l'eau lentement s'opacifie à force de savon. L'ombre devient blanche. Bruits de chauffe-eau. Dehors le feuillage s'ouvre et se ferme, des chiens aboient. Je tâtonne, je repère les parois. Je touche du doigt le lieu. Je prends appui sur ce qui me semble être stable. Je suis lié à Sauvagemont comme à ma première bulle de savon. Les murs poussent en même temps que moi.

La Maison rose était en retrait par rapport à la route. Un banc peint en rouge s'adossait à la façade

qu'une glycine envahissait. On entrait par la salle à manger. Le luxe se bornait à ne pas ensevelir le mobilier autochtone sous un tapage inférieur. Une table poussée contre le mur était recouverte d'une toile cirée décorée d'angles et de fleurs au pochoir, sans doute achetée au marché de Genappe (les sorties de Grand-mère se limitaient au marché de Genappe, à la piscine de Rossome et à l'étang facile d'accès, sur la route de Maransart. Un jour, pourtant, elle nous conduisit à bord de son Anglia jusqu'à un snack américain ouvert du côté de Waterloo – le goût de l'investigation, sans doute). Une cuisinière alimentée au mazout lui faisait face; sur l'épaisse plaque de fonte, les plats mijotaient, à moins qu'ils ne rôtissent dans son four. Un modeste vaisselier peint en gris séparait la cuisinière d'un gaz à deux feux posé sur un petit meuble aussi gris que le vaisselier. Une table plus petite était calée entre la grosse cuisinière et une fenêtre qui donnait sur la cour.

De la petite fenêtre carrée au-dessus des évier, on voyait un coin de la pelouse (le boulingrin, cher au Verlaine des *Poèmes saturniens*) qui montait contre le mur mitoyen aux Corbisier. Un chemin et des plates-bandes en faisaient le tour. À sa gauche, trois poiriers entourés de plants de fraisiers et, au fond, un atelier. Plus haut un portail s'ouvrait sur un deuxième terrain, tout en longueur; des framboisiers et des groseilliers

rouges et blancs plantés entre des noisetiers encadraient des pommiers et des cerisiers qui poussaient sur une pelouse aussi strictement entretenue que la première. Un chemin rectiligne le traversait. Tout au bout, derrière un autre portail, le contrôle sur les herbes se relâchait sur un troisième terrain. Elles étaient sauvages et hautes ; un noyer, un châtaignier et quelques pruniers, sans doute tenus éloignés à cause des guêpes, flottaient librement au milieu des champs voisins.

Un haut miroir encadré de bois peint vert émeraude était suspendu au-dessus de la cuisinière. Derrière le miroir était un salon avec un fauteuil modulable de médecin, un coffre ancien, une armoire de coin bourrée des confitures d'août et de septembre. Dans une cheminée, on brûlait les vieux papiers sous des fagots de petits bois. Suivait une pièce de rangement avec placard plein de cirés, bottes et bouts de chandelles et une porte s'ouvrait sur un sous-bois toujours sombre. De là partait un étroit escalier qui tournait rapidement sur lui-même pour monter à l'étage. L'étage était une Égypte avec ses déesses du Nord et du Sud, traversée par un Nil de boiserie (le couloir). Grand-mère vivait à l'embouchure, sur le palier de l'escalier. Aux sources, côté sud, tante Bilé avait, tout au fond, une monacale chambre en bois clair. Entre la